

Antidotes à l'oubli

Valérie Gaudreau

Numéro 168, printemps 2021

Patrimoine médical. Un legs sous examen

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95554ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudreau, V. (2021). Antidotes à l'oubli. *Continuité*, (168), 32–36.

DOSSIER
PATRIMOINE MÉDICAL
LIEUX DE MÉMOIRE

Antidot

Des infirmières de colonie aux médecins de campagne, en passant par les pionniers de la médecine en Nouvelle-France ou le combat contre les épidémies, l'histoire du Québec a été marquée par des gens dévoués dont il importe de reconnaître l'héritage. Entrée dans quatre lieux de mémoire, véritables antidotes à l'oubli.

VALÉRIE GAUDREAU



Dispensaire de La Corne

Dans les dernières années de sa vie bien remplie, Gertrude Duchemin avait exprimé un souhait. Celui que le dispensaire de la municipalité de La Corne, où elle avait habité et soigné les malades pendant plus de 40 ans, devienne un lieu

de mémoire. Son souhait a été exaucé en 1996. Transformés en musée, sa maison et son cabinet ont beaucoup de choses à raconter sur les infirmières de colonie, de vraies héroïnes.

« Elle disait qu'on ne pouvait pas laisser cette histoire mourir, qu'il fallait raconter aux gens comment les infirmières de

tes à l'oubli

colonie étaient laissées à elles-mêmes», lance Geneviève Grenier, directrice générale du Dispensaire de la garde de La Corne, une petite municipalité abitibienne située entre Val-d'Or et Amos.

Le bâtiment, cité lieu historique national du Canada, permet de comprendre le rôle indispensable de ces gardiennes de la santé en présentant des objets d'obstétrique, de pharmacie ou d'optométrie ainsi que des panneaux d'interprétation sur la vie de ces pionnières. Des femmes à la fois infirmières, dentistes, confidentes, souvent psychologues et même... vétérinaires!

En entrevue, M^{me} Grenier parle avec enthousiasme de la garde Duchemin, arrivée à La Corne en 1936 et qui aura été dévouée à la population jusque dans les années 1980.

« Peu d'infirmières de colonie ont travaillé sur une aussi longue période que la garde Duchemin. Ce n'était pas fait pour tout le monde », poursuit-elle à propos de ces femmes dont le comportement devait être irréprochable.

« Elles n'avaient pas le droit de se marier, ni de faire la fête ou de porter le pantalon. Le clergé et le gouvernement surveillaient. » Bien souvent, ces femmes faisaient pratiquement le même travail qu'un médecin. « Mais elles n'étaient pas reconnues à leur juste valeur », tranche M^{me} Grenier.

Cela dit, Gertrude Duchemin avait la couenne dure. « C'était une femme de caractère. Elle a mis presque 3000 bébés au monde. Elle disait aux femmes de prendre des moyens de contraception et il ne fallait pas que le clergé le sache! » relate la directrice du musée.

En 1974, les autorités exigent que la garde Duchemin prenne sa retraite. « Au début des années 1970, avec l'arrivée de la "carte soleil", on a envoyé tout le monde dans les hôpitaux. Elle a eu l'autorisation de poursuivre deux ou trois ans, mais elle a continué jusqu'en 1980 à recevoir des patients en cachette, souvent les plus âgés », relate M^{me} Grenier, signe de l'attachement indéfectible de cette infirmière à sa communauté.

Grosse-île

Bien avant l'arrivée de la COVID-19, le Québec a connu son lot de maladies contagieuses : choléra, typhus, variole. Aujourd'hui, le plus important témoin du combat contre ces infections est sans conteste Grosse-Île. Cette parcelle de terre située au milieu du fleuve Saint-Laurent, au nord-est de Québec, a été consacrée dès 1832 à l'accueil de Britanniques, d'Irlandais et d'Écossais qui im-



migraient au Canada après une traversée réalisée dans des conditions d'hygiène rudimentaires. « Au départ, tous les gens arrêtent à Grosse-Île pour une quarantaine qui peut durer 17 ou 21 jours. À l'époque, on a peu de connaissances sur les maladies et on ne comprend pas comment elles se propagent », explique Philippe Gauthier, conseiller à la gestion des ressources culturelles de Parcs Canada, qui administre le Lieu historique national de la Grosse-Île-et-le-Mémorial-des-Irlandais.

M. Gauthier a été guide pendant 12 ans dans cet endroit dont la mission était de protéger la population locale et d'enrayer les épidémies successives. Il connaît tout de son histoire. Rapidement, explique-t-il, les installations ont été surpeuplées. Au total, plus de 7500 personnes y sont décédées. Du lot, on estime que 5000 seraient mortes du typhus dans la seule année 1847. Un épisode terrible qui mène à un virage majeur pour le poste de quarantaine, soit la construction de bâtiments supplémentaires, dont un hôpital et des lazarets, dans le secteur est. « Cette mesure a été extrêmement importante. On comprend alors mieux le principe de contagion. Plus d'espace change l'organisation des soins sur l'île. À partir de 1847, il n'y aura plus jamais autant de mortalité », relate-t-il.

La maison où Gertrude Duchemin a vécu et a exercé son métier d'infirmière pendant plus de 40 ans a été transformée en musée en 1996.

Source : Dispensaire de la garde de La Corne



Lazaret du secteur est de Grosse-Île et salle baignée de lumière rouge destinée aux gens atteints de la variole.

Photo (lazaret) : M. Dupuis, Parcs Canada
Photo (salle) : Stéphanie Allard, Parcs Canada

Ces bâtiments sont des attraits importants du parcours historique et touristique qui témoigne des conditions de l'époque et des soins prodigués aux malades à Grosse-Île. Parmi les objets qu'on peut voir durant la visite, Philippe Gauthier note le soulier d'un enfant irlandais. Une simple chaussure qui humanise et personnalise le drame vécu par ces nouveaux arrivants et par ceux qui se sont battus sans relâche pour les soigner.

Un autre détail marquant du parcours consiste en une salle baignée de lumière rouge. Le but de cette pièce était d'améliorer les soins contre la variole. À partir de 1904, on découvre

en effet que la lumière du soleil est néfaste pour les personnes atteintes de cette maladie caractérisée par une importante fièvre et des éruptions cutanées. « Avec ses fenêtres au verre rouge et ses lits, cette pièce est très intéressante sur le plan médical. Elle permet de voir l'évolution des traitements », souligne l'ancien guide.

Quelque 120 ans plus tard, la pandémie de COVID-19 donne tout son sens à ce patrimoine médical aux yeux de M. Gauthier. « Ça rappelle d'où on vient, et le passé nous permet de mieux comprendre le présent. »

Manoir Mauvide-Genest

La vie du chirurgien et apothicaire Jean Mauvide est une véritable *success story*, lance Guillaume Boisjoli Côté, directeur du manoir Mauvide-Genest, où est présentée l'exposition permanente *Jean Mauvide, chirurgien et apothicaire*.

Jean Mauvide s'installe à Saint-Jean-de-l'Île-d'Orléans en 1726, six ans après son arrivée de France. Non seulement il gagne rapidement le respect des familles importantes de l'île, mais il fait aussi fortune dans le transport naval et l'agriculture. « Beaucoup de chirurgiens faisaient aussi du commerce à l'époque », explique l'historien. L'influence de Jean Mauvide l'amènera à devenir procureur général du seigneur de l'Île-d'Orléans Joseph-Ambroise Gaillard en 1750, avant de devenir seigneur à son tour en 1752.

Aujourd'hui, les visiteurs peuvent en apprendre davantage sur cette figure importante au manoir Mauvide-Genest. Construit en 1734 et restauré dans les années 2000, le bâtiment lui-même est un précieux témoin du système seigneurial en Nouvelle-France. À l'intérieur se déploie l'univers de Jean Mauvide et des connaissances médicales de l'époque. Elles sont souvent bien loin de notre réalité contemporaine (voir « Le chemin de la guérison », p. 20). Au XVIII^e siècle, la médecine humorale domine. Selon cette pratique, on attribue les maladies à un déséquilibre de divers fluides du corps



humain. Ce qui résulte en des traitements comme les saignées, par exemple.

Les connaissances sur les analgésiques sont rudimentaires, et les interventions chirurgicales sont généralement effectuées sans anesthésie. Le recours à des plantes médicinales est aussi important, comme en témoigne une section de l'exposition. « Une partie du jardin du manoir Mauvide-Genest permet d'aborder les plantes qu'on utilisait pour soigner », explique Guillaume Boisjoli Côté. Parmi les objets marquants du musée, il cite une scie métacarpienne, une pince pour enlever les balles et une couronne de trépan qui servait à ouvrir le crâne. « Disons que le taux de succès des opérations est plus élevé aujourd'hui ! » blague-t-il.

Selon lui, une telle exposition permet de mieux comprendre le chemin parcouru par la recherche médicale. « À l'époque, on essayait des choses en fonction des symptômes. On se retrouvait souvent avec des méthodes d'intervention qui fonctionnaient, mais dont l'explication n'avait pas de sens. »

Plus globalement, observer la pratique de la médecine en Nouvelle-France permet de replacer la santé comme un aspect fondamental de la culture d'une société. « On aborde la vision du corps, des institutions. Une telle exposition permet de parler de la science, des croyances et de voir à quel point la médecine est un angle d'approche important pour comprendre la société. »

Maison et collection Docteur-Joseph-Frenette

La mémoire du D^r Joseph Frenette et l'histoire de Causapscal, dans le Bas-Saint-Laurent, sont indissociables. Le médecin de campagne s'y établit avec sa famille dès 1905, à peine une décennie après la fondation de cette ville située au confluent des rivières Matapédia et Causapscal. Il ouvre son cabinet en 1907 dans une maison de style Second



Au début du XVIII^e siècle, le manoir Mauvide-Genest a accueilli le chirurgien et apothicaire Jean Mauvide. Sur place, une exposition témoigne des réalités médicales de l'époque.

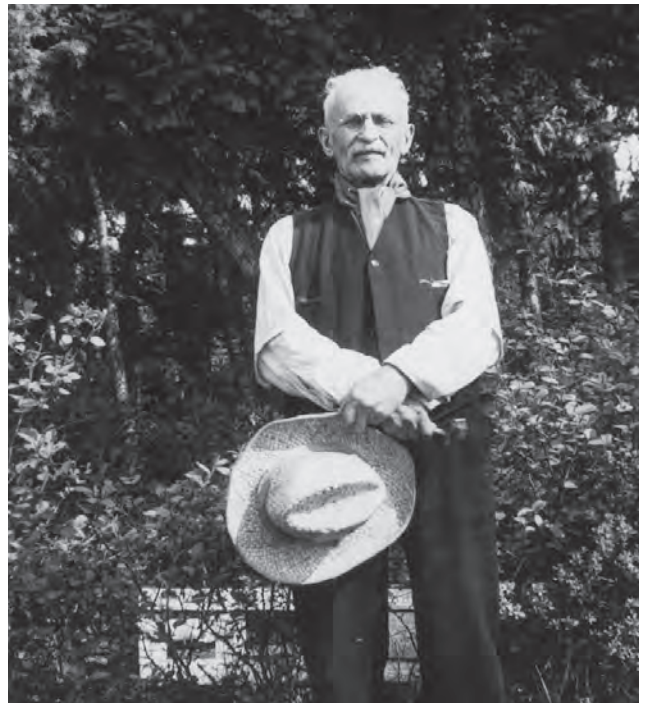
Source (manoir) : Manoir Mauvide-Genest
Photo (exposition) : Pierre Lahoud

Empire où il vit et pratique durant la grande majorité de sa carrière, jusqu'à son décès en 1953, à l'âge de 87 ans.

Cela dit, la profession de médecin de campagne, aujourd'hui disparue, s'exerce à l'époque bien au-delà des murs du cabinet. Pilier de la communauté, le D^r Frenette se rend au chevet des malades de toute La Matapédia, effectue des chirurgies, enseigne les mesures d'hygiène. Reconnu pour sa bonté, il devient un véritable guide pour des générations.

« Les gens de la région ont un attachement particulier au D^r Frenette parce qu'il a mis au monde plusieurs en-

La profession de médecin de campagne, aujourd'hui disparue, s'exerce à l'époque bien au-delà du cabinet.



Le cabinet qu'avait ouvert le D^r Joseph Frenette et la collection qu'il renferme aujourd'hui racontent l'histoire de cet homme qui a veillé sur la population de La Matapédia pendant des décennies.

Source : Maison du Docteur-Joseph-Frenette

fants, dont beaucoup de grands-parents qui habitent toujours Causapschal», relate Édith Ouellette, directrice de Faucus, la corporation de développement faunique, touristique et culturel qui gère ce qui est aujourd'hui la maison du Docteur-Joseph-Frenette. « Tout le monde est passé une fois dans son cabinet ! » Citée immeuble patrimonial, la maison a été cédée à la Ville de Causapschal en 1989 par le petit-fils du D^r Frenette, Marc Bouchard, qui souhaitait voir la résidence, le mobilier et la collection d'objets médicaux mis en valeur.

Depuis 2005, la maison et sa collection permettent, en période estivale, de découvrir la médecine de l'époque à travers divers objets ayant appartenu au D^r Frenette, comme son matériel médical, des pots de médicaments et un squelette. « Quand on entre dans son cabinet, on voit sa trousse, ses armoires à pharmacie, ses bouteilles de médicaments. On dirait que ça sent encore, comme si l'odeur était restée », illustre

M^{me} Ouellette en allusion au réalisme de l'immersion que permet le centre d'interprétation.

Au-delà de la médecine, la visite fait découvrir le grand amour de la nature qu'était ce passionné de chasse et de pêche, des activités typiques de la vallée de la Matapédia. Le praticien était aussi un homme de culture, ce dont témoignent des objets présents dans la maison-musée.

« Le D^r Frenette lisait beaucoup, c'était vraiment un érudit dans le village, explique M^{me} Ouellette. Il avait une collection de livres extraordinaire. Il écrivait, se passionnait pour la musique, jouait du piano, de l'orgue », conclut-elle à propos de ce personnage qui a occupé une place centrale dans la communauté de Causapschal durant un demi-siècle. ♦

Valérie Gaudreau est rédactrice en chef au quotidien *Le Soleil*.
